

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pietro di DONZALLA

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 115-120

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE

O Jean. Dans ce petit billet plié, je te dirai tout. Je m'étais enfermé dans ma tour d'ivoire, exilé de mes amis, et du bruit et de la vie. J'ai voulu traverser en rêve la mer immense, et m'en aller là-bas, dans le vert paradis des amours enfantines. Car j'ai trop comprimé sentiments et pensées dans ma tête qui éclate au vent chaud : il y a toujours ces professeurs, et cette arithmétique et la maturité de syntaxe.

Un jour que, le front penché, j'errais dans un long corridor, et que les boucles de mes cheveux ne pouvaient plus boire toutes mes larmes, je sentis deux mains saisir mes joues : c'était ce bon M. Imesch. Il me récita quelques vers de Musset signifiant que les hommes sont méchants et qu'il faut se résigner, que la douleur est bénigne à qui la supporte en silence, et que nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

C'est égal. Toi tu me manques beaucoup. Voici que tous les jours je te rencontrais dans l'escalier, à la cour, au terrain, mais l'on nous interdisait toute parole, Jean : O misère de ce cœur plein à craquer, plein comme une ruche frémissante, comme un tonneau de bon fendant, et qui n'a pas la permission de se briser.

J'aime mieux ne plus voir ta couronne d'ébène, j'aime mieux te savoir bien tranquille au fond de ta verte vallée où respirent les lions de glace et les taureaux de pierre. Te savoir malade sans danger dans un bon lit, calme et gentil, les prunelles dilatées vers le bleu rougeoyant du soir, parmi les branches.

O Jean. Je ne crois pas sans mélancolie que dans cette maison de notre commune jeunesse autre chose que moi puisse t'intéresser. Mais enfin, tu le demandes si clairement, si pitoyablement — et d'une manière si délicate, que l'amour seul a pu te le suggérer : je dois te livrer le cadre du tableau dont ma personne occupera le fond. Et puis je me rends encore parce que M. Saudan nous a dit que l'amour véritable arrache de soi, décentre, élève en spirale : *amor extasim facit*.

Il faut donc parler des autres. Qu'il ne plaise pas à M. Bussard de dénicher ma lettre et de l'enfourner dans sa chronique. O vol plus grave que tous les vols, ô mutation scélérate, alchimie de la presse !

Et pourtant, je crains cette issue, un humaniste m'ayant assuré que pour les *Echos* la fin justifie les moyens, et qu'on a surpris au dortoir des Petits deux agents postés là pour observer la couleur des pyjamas, qui devaient déteindre dans la chronique. Moi, ce procédé m'horripile, et plus encore l'odeur d'imprimerie : voilà pourquoi M. Bussard ne m'aura pas, et je confie ma lettre au président Sauthier, dont M. Ducrey garantit le sérieux*.

Sur ce chapitre, il me revient que l'ancien chroniqueur Zinal Roten continue à brûler de cet immatériel flambeau qu'annonçait son ouvrage. On le voit de longues heures dans le cadre de sa fenêtre, en face du cytise fleuri, paraissant écouter une mélodie lointaine et pourtant immanente : il n'entend plus que son cœur !

Et le mien donc. Il faut te dire, ô Jean mon amour, que dans ma détresse j'ai cherché un sauveur, et je le rencontrai, lui, un soir de pluie et de grand vent, dans ce corridor tordu qui sent le marécage, et qu'on a, pour comble de misère, encombré de tuyaux d'orgue. Dans sa chambre il fait aussi clair qu'en la planète Mars, aussi calme que dans une cellule de sous-marin, et la fureur de l'averse n'est plus que le vague tirage des ondes contre les hublots. Jusqu'à présent, tu sais, on admirait des peintures égyptiennes, et le portrait du printemps sur le fourneau de pierre ollaire, et cette mystérieuse « *Cour à Morend* » de Raffaëli. Maintenant, depuis qu'il n'appelle plus Philippe son « bien-aimé », ni Gilbert son « tendre cœur », il demande la joie aux sciences naturelles : à la contemplation d'un petit univers liquide mis en bocal, où les dytiques évoluent parmi les algues, comme des étoiles filantes à travers les nébuleuses.

* Cette lettre fut trouvée sur le quai de Martigny, le soir de la Vallensis. (Note de la R.)

Puis après la nuit des graves octaves sur nos tabatières grises, la nuit des chauves-souris et des choucas sous les auvents, la nuit des songes sonores et livides sur le noir des cellules, je suis descendu dans la cour lavée, tout humide encore et fraîche sous le ciel de lazulite. Toutes les gammes de vert, du plus tendre au plus sombre, résonnaient dans le miroir tranquille du bassin : et la Cime rose tout au fond insistait comme un éternel motif. Mais voici que le soleil a pénétré le mystère de l'eau, voici révélé le monde vivant de l'espace aquatique. O surprise ! Le crapaud est devenu dix-huit mille têtards frémissants, qu'une sangsue rousse balaie dans son vol ondulé. L'épinoche et les petits poissons rouges, de mœurs moins belliqueuses et plus modestes, se figent très sagement au fond du gouffre. Mais sans que nul l'ait remarqué, le matineux Alfonso a passé en agitant ses clés, il est entré dans cette usine où l'on ne distingue rien à travers l'unique fenêtre poussiéreuse et graisseuse. On entend le tic tac de quelque chose, les colombes se sont envolées de la tour. Le jet commence à gicler par saccades sa colonnette d'argent mat, qui s'écroule en petits globes étincelants comme des yeux d'insectes.

Le miroir se brouille sur ses habitants profonds ; une colombe se baigne longtemps sous l'averse métallique, puis regagne sa tour, arrosant au passage le bréviaire de M. Jacomet. Tout cela qui s'essore au soleil en écoutant la chanson de la vasque. On sort du déjeuner. Le tendre Mudry et le petit Ayer, le romantique Mivelaz et le sympathique Léonce viennent à leurs observations journalières, et Nicod, pour les sanctionner, se penche tant que son centre de gravité passe par exception dans la tête, laquelle descend au sein des eaux, comme l'étoile de Musset, suivie de sa matérielle comète.

Tant de chapitres encore !

La chanson des fleurs de lys sous les tentes inondées, le serment à la Vierge sous le nouveau drapeau. Ah ! quelque chose en ce jour battait sous mon gilet.

Je pensais également à un chapitre sur les parfums et les couleurs du dortoir un dimanche matin. Tout ces cheveux qu'on lisse, tous ces cols blancs comme farine, tous les bleus des uniformes, et les genoux lavés, la délicatesse des bas et les petits souliers blancs. Puis, naturellement, tout ce monde plus sage, plus timide, plus tendre, soucieux de ne pas troubler l'atmosphère d'albâtre où s'épand la fraîcheur des lilas.

Ah ! Jean. Qu'importe enfin les autres ?

« Mon âme va d'instinct se fondre en ton mystère
Comme la lèvres vient à la lèvres s'unir ».

Le centre c'est toi, Jean. Et quand le train me ramenait sans toi dans l'azur d'un beau soir, j'avais beau me dire :

« *Maggio, bel maggio, amor dei fiori* »

comme les enfants le chantent dans mon pays aimé : mon cœur

était une colombe raidie, les ailes étendues sur un océan glacé.

Le temps ne tarda pas à se mettre en deuil. Quinze jours durant, la pluie a tendu son voile noir du Catogne au Léman, et de la Dent de Morcles à la Cime de l'Est. Sous ce décor lugubre, défilèrent les mornes congés :

fête du Recteur, fête du Directeur, congés en l'honneur de l'ancien et du nouveau chef du département de l'Instruction publique. Naturellement, il y eut fanfare, chants, manifestations de sympathie de part et d'autre, promesses d'un avenir meilleur, contrition, pardon des offenses : tout le matériel des fêtes humaines. Il en reste toujours quelque chose — et pour mon compte, le souvenir décanté progressivement de toute lie amère, le souvenir comme un regard lumineux sur des jardins enchantés qu'on traversa sans reconnaître. Puis le regret. Oh Jean, « gardons notre jeunesse pour plus tard », n'est-ce pas ?

Quand le soleil fut revenu sur les orchis et les ombellifères blanches, voici la saison des matches. Pas de ces matches qu'on entend à la radio d'Albert et qu'on suit au crayon sur un plan. Là, naturellement, on perd. On n'est pas présent pour défendre ou pour applaudir. Albert a décidé de vendre sa radio parce qu'on y perd tous les matches.

Mais il fallait voir sous le grand Soleil de ce jeudi briller nos croix rouges !

Le Capitaine ! Jean,

« depuis que je l'ai vu sourire

Et fendre la poussière avec un air vainqueur,

C'est comme un fruit divin qui se fond dans mon cœur. »

Et Giroud qui se portait sur tous les points menacés plus rapidement même que la balle, me rappelait les beaux sermons de M. Comman : « *Angelus ibi est, ubi operatur* » ou encore « *Angelus non transit per medium* ».

Abt jouait, au dire d'un méritant professeur, avec plus de bruit que ne fait dans son esprit le choc des vérités éternelles. Aux deux *arrières* enfin, M. Butty et Joris, le maître de philosophie appliquait de mémoire cet aphorisme de Platon, qu'un grand calme et une grande majesté sont souvent le signe certain du génie. Et que dire enfin de notre goal rose, sinon qu'il unissait la force à l'élégance pour tout arrêter.

Bien sûr que je n'ai pas suivi tout cela d'une manière vraiment désintéressée. Il y a les côtés accidentels. Cette clôture de bois que Riri Michelet taillait avec son couteau neuf, le champ de fleurs où papillonnait Baumgartner, tu sais, ce jeune amant de la nature en jersey très bleu : mais non, tu ne sais pas, puisque c'est un nouveau de Pâques. Et plusieurs autres nouveaux, des petits allemands dont M. Oscar sécha les dernières larmes : les humides Stöcklin et Kurrus, le noble Teddi, le petit Riri Kenbach, toutes ces admirables têtes blondes et ces fronts blancs dans lesquels bouillonne le mystère du Nord. H me semble que jamais tant de sympathie n'ait régné dans nos champs. L'immense cravate de Gabioud, le maillot rouge de Roger Morand, les bas blancs de Crittin, le pullover d'argent de ce jeune Wurtembergeois dont le rire est si clair et les dents sont si blanches : toute cette symphonie de voix et de couleurs : jamais à travers le dissemblable je n'ai tant senti la nécessité de l'Un.

« O coupe de cristal pleine de souvenir,
Musique, c'est ton eau seule qui désaltère ».

Comme nous le dit fort bien en d'autres termes le Chef du Département, il n'y a que la musique. Langue que pour l'amour inventa le génie, affirment de leur côté les grammairiens. Quant à moi, j'aime la musique, ne voulant adorer d'autre dieux que tes dieux. Or depuis quelque temps, on sentait quelque chose de grand se préparer. Dès les premières ébauches on pensait « même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes ». Jamais notre fanfare n'avait couvé un œuf plus majestueux. Ce qu'il en sortit ? L'Ouverture d'Egmont.

Je n'oublierai pas ce lever de rideau sur un cercle magique : ce coup d'œil éclatant comme un vivat initial, l'embrasement général des cuivres et des joues. Médico et Jean-Etienne, et Pierre Delaloye et Cajoux et les Putallaz : toute cette jeunesse qu'on se montre du doigt : mais non, sous la lumière des globes, dans ce monde irréel, vos yeux brillent d'une clarté si étrange, vos agiles doigts filent des perles si douces : qui vous reconnaîtrait ? Et M. Quartenoud ? Je t'ai dit qu'il est mon roi ? Debout magnifiquement et ployant à peine sous les evvivas sonores, jamais il ne parut davantage souverain et ne m'a tant ravi. Dieu, que c'était beau !

Mais au fond de mon cœur s'agitait l'amertume de ton absence. Je pensais à Lucie.

« Adieu, ta blanche main sur le violon d'ébène
Durant les nuits d'été ne voltigera plus. »

Jean ! ton archet endormi, voici qu'il se mue en un glaive acéré pour me pénétrer l'âme.

On songeait à te remplacer par Chollet. Mais aux répétitions il ne voulait jamais accorder son instrument, sous prétexte que pour une demi-heure, il n'en valait pas la peine. Alors les yeux de M. Braquet se jetèrent sur un jeune grammairien distingué qui est un pur artiste. Peut-être t'en souviens-tu : il s'appelle Marius. On ne saurait dire qu'il est maître de son art, vu qu'ils se confondent comme l'orgue avec sa mélodie, et qu'à la fin du second mouvement on les vit entraînés l'un par l'autre en des régions où la Beauté ne connaît plus de mesure.

Tu sais bien, Jean, que je conserve longtemps les plus belles choses dans mon cœur. Or un soir que M. Closuit m'avait « exporté » de l'étude pour un sentiment trop manifesté, j'errais seul dans les corridors obscurs, chantant tour à tour, en silence, l'« Ouverture d'Egmont » et le solo de « Si j'étais Roi » qui vous transporte si mystiquement au sommeil des lointaines îles. Je n'ai pas contemplé le visage terreux des physiciens apeurés devant le tapis vert, ni l'allure désinvolte du sergent Michel en quête d'aventures, ni l'ineffable Vieux essayant son pistolet noir dans les coins sombres. Je ne puis croire tout ce monde exilé comme moi du royaume où l'on étudie, et je pense qu'ils se préparent de sales histoires que je veux éviter.

Comme je me promenais entre les colonnes du vestibule, j'entendis ce « Beata es » que tu aimais, Jean. Et cette harmonie m'enveloppa d'une telle douceur que je me sentis fondre.

L'instant sur cette terre où plus rien ne manque à notre désir, n'est-ce pas l'extase, nous enseignait l'an dernier M. Peiry. Les petits capucins me bousculèrent en sortant, et j'appris que le Chœur mixte réduit donnerait un concert le lendemain à Vernayaz, ce qui exaspéra mon désir à tel point que j'en défaille encore. Les journaux n'en parlèrent pas : mais le jeune Schmidt m'assura que ce fut une journée de vrai soleil, de lumière et d'amour. Les voix s'élançaient à des hauteurs surhumaines, attirées, semble-t-il, par le vortex des arcs, et le grand soleil, à travers les vitraux, coulait pour la spiritualiser. La partie récréative qui suivit, l'évoquent suffisamment ces paroles de M. Max : « C'est dans le chœur réduit que les cœurs sont plus grands ».

Et maintenant, réparons les petits dommages. Pardon, Jean, de tout l'ennui causé par ce long compte rendu qui ne peut guère t'intéresser, et que du reste, les *Echos* t'apprendront.

La réalité est triste et les absences terrestres symbolisent la grande Absence. Je le pensais en voyant Thorens, de larmes pleins les yeux, s'en aller à Genève recevoir la Confirmation et consolation de l'Esprit Saint.

Et la continuation de cette vie bien connue, les amitiés du soir le long du Mauvoisin, le Mois de Marie dans la chapelle au velours vert, avec les enfants de chœur en feu et neige et les litanies où l'on invoque la Vierge en des noms si beaux et si doux : tout cela, je t'en prie, a-t-il un autre sens que celui d'une route suivie à travers les prés en fleurs, vers un domaine inconnu et désiré, où nos âmes se fondront, mon ami, pour jamais.

Bien affectueusement tien,

Pietro di DONZALLA.